



**HAL**  
open science

## Bulletin épigraphique 2018 : Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie

Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier

► **To cite this version:**

Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier. Bulletin épigraphique 2018 : Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie. Revue des Études Grecques, 2018, 131, pp.673-682. halshs-02087394

**HAL Id: halshs-02087394**

**<https://shs.hal.science/halshs-02087394>**

Submitted on 29 Mar 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

publie deux épitaphes inédites d'époque impériale. Relever le nom féminin Εὐπραξιάς, -άδος (pour Εὐπραξία), dont le datif prend ici la forme Εὐπραξιάτι (P.H.).

454. *Karasis*. Marques de carrier n° 128.

SYRIE, PHÉNICIE, PALESTINE, ARABIE  
(Julien Aliquot, Pierre-Louis Gatier)

455. **Généralités.** *Catalogue de musée.* – P.-L. Gatier, N. Bader, J. Aliquot, M. Sartre, J.-B. Yon, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 58 (2017), 341-350 : « Greek inscriptions in the Jordan Museum », publient les dix inscriptions grecques de ce grand musée récemment créé à Amman. Quatre sont inédites : n° 4, brève dédicace de Gérasa par une certaine Ἀρτεμιδώρα ; n° 6, inscription funéraire du même site, faite par un affranchi impérial, Μ. Οὐλλπιος Σώφρων, pour son esclave, Εὐτύχης, mort à 19 ans ; n° 9, épitaphe chrétienne du pays de Moab avec la formule ἐνθάδε κίτε Εσδου Γεωργίου ἀναγ(νώστου), où le nom sémitique du défunt, un enfant de 7 ans fils d'un lecteur, est inédit ; n° 10, épitaphe d'un boulevé trouvé au Sud-Est de Pétra. (G.)

456. M. Zellmann-Rohrer, *Syria* 94 (2017), 349-362 : « Greek and Latin inscriptions in the National Museum of Beirut, in Light of a Recent Book », donne un compte rendu développé d'*IGLMusBeyrouth* (Bull. 2017, 576), avec des compléments de commentaire, des remarques d'onomastique grecque et sémitique (sur Αβδους, Γεννασίμη, Εζωβαν ou Εζωβας, Εραθως, Ερρεθας, Ζεννθας, Ισβαλτος, Μαγαδελ, Μαμνας, Μαυραειας, Μονιμος, Ροβια, Σειλθα, Συδδη-νος, Σώστη ou Σώστης, Ταψαρος) et d'utiles corrections aux p. 354-360, notamment pour les n<sup>os</sup> 22, 149, 157, 168, 189, 193, 227 (et non 225), 253, 312, 360, 383, 385, 398, 419, 420 et 554. Attirons au passage l'attention sur le fait que les notices du catalogue sont signées à la fin de l'ouvrage (p. 332) et que tout ne peut être attribué en bloc à « the editors ». Pour le n° 1 (Bull. 2016, 527), contrairement à ce que Z.-R. affirme (p. 350), la date de la première lettre du dossier de correspondance séleucide de Byblos est [(ἔτους) δλ]ρ', Γορπιαίου κζ', avec un *episemon* clairement visible sur des photos de détail, au lieu de Γορπιαίου κγ', qui se trouve à Marisa. De même, au n° 258, il y a bien χρηστέ sur la pierre, le petit *sigma* ayant été ajouté à la suite d'une omission du lapicide. À propos de l'iconographie du cippe sidonien n° 176, l'identification judicieuse d'un symbole juif (cédrat ou pelle à encens stylisée) à côté du loulav me semble s'appliquer aussi au petit signe en forme de *delta* qui figure au-dessus de la ménorah à la fin de l'épitaphe de Beyrouth n° 104. (A.)

457. *Inscriptions honorifiques.* – J.-B. Yon, in *The Politics of Honour* (n° 66), 496-526 : « Le reflet des honneurs », révisé les réflexions développées dans les *Notables de Palmyre* (Bull. 2003, 566) et dans ses travaux plus récents (Bull. 2015, 687), en s'intéressant à l'expression des honneurs publics à Palmyre, Édesse, Hatra et Doura aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne. Il attire à nouveau l'attention sur l'adaptation sélective de traits caractéristiques de la civilisation grecque parmi les élites de ces cités périphériques, soit dans la gravure, le vocabulaire et le formulaire des inscriptions (avec des remarques sur ἀνδριάς, εὐεργέτης, μαρτυρέω, τιμάω, τιμή et leurs équivalents araméens), soit dans la forme des monuments honorifiques (statues, bases, colonnes). C'est

l'occasion d'insister sur les particularismes de Palmyre, où les colonnes honorifiques isolées (également présentes à Héliopolis du Liban) apparaissent comme les précurseurs des colonnades urbaines du II<sup>e</sup> et du III<sup>e</sup> s. p.C. et où les dédicaces faites par les dieux et les autres interventions divines liées aux tribus cèdent progressivement la place à des témoignages plus classiques. La cité, précocement intégrée dans l'Empire romain et située entre le Levant et la Mésopotamie, a pu servir de relais dans la diffusion partielle des modèles helléniques vers l'Empire parthe et le royaume d'Édesse. (A.)

458. *Balles de fronde*. – P. Weiss, *ZPE* 203 (2017), 135-141 : « Schleuderbleie unter Tryphon. Parolen, Embleme, Ausstrahlungen », propose une étude de balles de fronde des troupes de Diodote Tryphôn – l'usurpateur du trône séleucide (142-138 a.C.) – trouvées en Judée-Palestine, *CIIP* 2, 2092 et 2137 ; *CIIP* 3, 2274-2278. Il en précise l'iconographie (corne du casque, foudre, canthare) et les légendes, dont γεῦσαι. Il restitue βα(σιλέως) Τρύ(φωνος) là où l'on voyait le monogramme de Tyr. Il lit également σφήξ, « la guêpe ». – *Id.*, *Chiron* 47 (2017), 367-387 : « Die Zenoniden, Alexander Iannaios und die Zerstörung von Amathous. Zu den Schleuderbleien von Tulul adh-Dhahab (Jordanien) », étudie les quatre balles ornées d'un foudre trouvées ensemble dans les fouilles de Tulul adh-Dhahab, qui avaient été sommairement publiées (*Bull.* 2016, 538). Trois des inscriptions sont lisibles : Ζήνωνος νίκη, γεῦσαι et βλήμα Διός. L'a. replace ces objets dans leur contexte : ils appartenaient aux défenseurs de la place forte, désormais fermement identifiée à Amathonte, qui était tenue par le tyran de Philadelphie, Zénon Cotylas, ou par son fils Théodôros, avant d'être détruite dans les années 90 a.C. par l'Hasmonéen Alexandre Jannée. Ces documents s'ajoutent désormais aux témoignages de Flavius Josèphe, dont *BJ* 1, 86 ; *AJ* 13, 356. Dans les deux articles, l'a. montre l'influence des balles de fronde de Tryphôn sur celles de Zénon et aussi sur celles des esclaves siciliens révoltés de 104-101 a.C. (G.)

459. *Onomastique*. – A. Buza, P. Kovács, J. A. Tóth, *ZPE* 203 (2017), 302-308 : « Eine neue Grabinschrift aus Intercisa : Bemerkungen zur Geschichte von Intercisa nach 260 n. Chr. ». À Intercisa, camp du *limes* pannonien, une inscription latine préserve le nom *Disani* (dat.), *agnomen* d'un soldat du *numerus equitum Syrorum sagittariorum*. Les a. repoussent, à tort, le rapprochement onomastique avec le *cognomen* d'un autre soldat d'Intercisa, l'Émésénien M. Aurelius Deisan (*CIL* III 10316). Plutôt que l'anthroponyme thrace *Diza*, il s'agit d'un nom sémitique rare, attesté en grec, qui semble caractéristique de l'Émésène. Voir *Bull.* 2013, 449. (G.)

460. *Graeco-Arabica*. – A. Al-Jallad, in A. Al-Jallad (ed.), *Arabic in Context*, Leiden, 2017, 99-186 : « Graeco-Arabica I : The Southern Levant », dans une étude linguistique détaillée, utilise les anthroponymes et les toponymes qu'offrent la papyrologie et l'épigraphie grecques du Proche-Orient pour comprendre les caractéristiques de phonologie et de morphologie de l'« Old Arabic », qu'il retrouve dans le substrat arabe du nabatéen et dans l'« Ancient North Arabian » des inscriptions safaitiques et hismaïques. Cette étude, qui concerne particulièrement l'onomastique, est consciente des difficultés qui, dans le corpus grec choisi, proviennent des variations de l'usage de certaines consonnes (comme θ/τ ou κ/χ), voyelles et diphtongues. (G.)

461. *Mésopotamie*. *Dara-Anastasioupolis*. – E. Keser-Kayaalp, N. Erdoğan, with a contribution by A. Palmer, in E. Rizos (ed.), *New Cities in Late Antiquity*.

*Documents and Archaeology*, Turnhout, 2017 (*Bibliothèque de l'Antiquité tardive*, 35), 153-175 : « Recent Research on Dara/Anastasiopolis ». Dans une présentation des fouilles conduites à Dara, les a. déchiffrent en majuscules et traduisent, d'après Andrew Palmer avec l'aide de Cyril Mango, un important document historique. Dans le cartouche d'une mosaïque de pavement d'un bâtiment religieux, un long texte daté du mois de Dios, indiction 8, de l'an 826 de l'ère séleucide, soit octobre 514 p.C., énumère dans l'ordre hiérarchique les responsables de la fondation de cet édifice et de la pose de sa mosaïque, quelques années après la fondation de la cité (505-507 p.C.) par l'empereur Anastase. Après la mention des dons faits par Anastase, il est question de l'ordre émis par les autorités civiles, κελεύσει μὲν τοῦ ἐνδοξ(οτάτου) Δαέθου, τοποτηρητοῦ τῶν ὑπερλάμπρων ἐπάρχων ; j'y vois un vicaire du collège des préfets du prétoire, c'est-à-dire le *comes Orientis* d'Antioche. Le personnage n'est pas connu et l'anthroponyme semble nouveau. La formule qui suit, προνοία δὲ τῶν προεισταμένων τῆς ἀγιωτ(άτης) ἐκκλ(ησίας) Ἀμίδης θεοφιλεστάτων ἀνδρῶν, ἐν χρόνοις Εὐτυχιανοῦ τοῦ ὀσιωτάτου ἐπισκόπου Ἀναστασιουπόλεως, me paraît évoquer des métropolitains successifs d'Amida, avant de mentionner son suffragant, l'évêque d'Anastasioupolis. Elle confirme que le territoire de la nouvelle cité a été détaché de celui d'Amida. L'inscription fait écho au récit de fondation de la *Chronique* syriaque du Pseudo-Zacharie de Mytilène (6, 6), en nommant certains des responsables cités par le chroniqueur : le premier évêque de la cité, Eutychianos, et les économes et prêtres Abraamos et Thomas. Après la doxologie trinitaire finale, on trouve un anthroponyme isolé, Μάκιμος (*sic*), peut-être le mosaïste. Deux autres noms, Μαρρος, Σάβας, sont écrits dans les queues d'aronde, et un berger avec son troupeau figure sur le tapis, πυμήν. Selon Palmer, cet édifice hors les murs, à 200 m du rempart, serait le *xenodocheion* dont il est question dans la *Chronique* syriaque. (G.)

462. **Osrhoène. Édesse.** – M. Önal, *Urfa-Edessa Mozaikleri*, Şanlıurfa, 2017, 146 p., donne un catalogue illustré des mosaïques d'Édessa. À côté de nombreuses inscriptions en araméen, un seul ensemble, l'extraordinaire série des tapis de la Villa des Amazones, comporte des inscriptions en grec, simples identifications parfois transcrites, en majuscules, par l'a. avec H. Karabulut et N. Dervişoğlu. Sur plusieurs panneaux de la légende d'Achille, une nourrice, Thétis, Achille, Chiron et Ulysse ; sur un cadre, un homme assis, Ἀνατόλις ; la figure allégorique de la Fondation, connue sur d'autres mosaïques proche-orientales, Κτίσις ; aux prises avec des bêtes sauvages, quatre Amazones dont trois noms subsistent, Ἴππολύτη, Μελανίπη, et un autre, compris ΘHP[ΜΟΔΟΣΑ], mais qui doit se lire Θηρώ : voir *LIMC* 1, s.v. Amazones, 67 et 241. Par ailleurs, d'après les photos, p. 122-125, je transcris deux textes (simplement traduits en turc) compris dans des cartouches sur les parois d'un tombeau peint au décor chrétien remarquable. Le premier, à la riche onomastique : † Δόξα Πατρὶ καὶ Υἱῶ καὶ Ἁγίῳ Πνεύματι. Ἐλπίς ἡμῶν. Ἀμήν. Ὑ[π]έρ μνήμης Ακίβσινα Κύρου [καὶ] Μαρουθα, πενθερᾶ(ς) αὐτοῦ, καὶ Χαλλωας, γαμετῆ(ς) αὐτοῦ, καὶ Κύρου καὶ Ἰσαακίου, υἱῶν αὐτοῦ, καὶ κληρονόμων αὐτῶν. Le second, épitaphe d'un peintre de Carrhes, qui pourrait être l'artisan du tombeau : † Ἡ κλίνη αὕτη ἐστὶν Πατρωίνου, ζωγράφου Καρρηνοῦ, καὶ τῶν κληρονόμων αὐτοῦ. (G.)

463. M. Zellmann-Rohrer, *ZPE* 203 (2017), 131-134 : « Notes on Inscribed Objects from the Near East and Egypt », réinterprète, p. 132-134, les légendes

syriaques de mosaïques de provenance édessénienne, sans avoir connu les propositions de J. Balty et Fr. Briquel Chatonnet ni celles de G. W. Bowersock, discutées par D. Feissel, *Bull.* 2002, 453. Selon Z.-R., parmi les scènes d'un ensemble de cinq panneaux à thèmes épiques, il faudrait reconnaître les figures allégoriques du Peuple (*dmws*, transcription du grec Δῆμος) et de la Cité (*mdy(n) t'*, en syriaque) aux côtés de Briséis, puis à nouveau le Peuple (*dmws*) entraînant Briséis. Il est préférable ici de suivre J. Balty et F. Briquel Chatonnet dans l'identification de deux servantes, désignées par le mot grec δμῶϊς translittéré en alphabet syriaque. Sur un autre pavement, Z.-R. suggère par ailleurs d'identifier le héros Mousaios à la lyre entre Prométhée et Héra, sous une légende d'interprétation difficile et controversée, où il croit pouvoir déchiffrer le nom *mwsyws* pour Μουσαῖος, là où d'autres ont lu, non sans réserve, *qrnws* pour Κρόνος (J. Balty et F. Briquel Chatonnet), *qzmws* pour Κόζμος (D. Feissel) ou encore *qrmyws* pour κεραμεύς, dénominateur de Prométhée (G. W. Bowersock). (A.)

464. **Syrie. Commagène.** – J.-B. Yon, *Topoi* 21 (2017), 699-709, donne un compte rendu détaillé de M. Blömer, *Steindenkmäler römischer Zeit aus Nordsyrien* (*Bull.* 2014, 497), concernant la Commagène et la Cyrrestique, en montrant que les stèles funéraires aux aigles et aux corbeilles de Zeugma et de Hiérapolis, difficiles à distinguer entre elles, ont une iconographie relativement différente. Il apporte des précisions concernant certains noms, Δεκμίλλα, Ζααρροθας, Αβισαλμας (au lieu de Καβισαλμας), et les féminins Αντις et Θεσλεμις. (G.)

465. **Zeugma.** – H. Yaman, *Türk arkeoloji ve etnografya dergisi* 11 (2011-2013), 31-48 : « Zeugma (Seleukia) dan bir grup mezar steli », publie douze stèles funéraires de Zeugma, pour la plupart fragmentaires. Les photos ne permettent guère de vérifier les lectures. L'a. lit et restitue les noms, Φιρμία, Γρᾶτος, Λοῦκις, Φίρμιλλα, Δημέας, Στράτων, Εμμηδαβου Ἡλιοφώννος, Ἀνίκητ[ος], Μακεδών, Ἀλέξανδρος, Ἀρτεμίδωρος, Μαρας Θαβους. On voit Βαρσημεα ou Βαθημεα sur la photo du n° 5. (G.)

466. E. Laflı, *Anat. St.* 67 (2017), 145-180 : « Funerary and votive monuments in Graeco-Roman Cilicia : Hellenistic, Roman and early Byzantine examples in the museums of Mersin and Alanya » (cf. n° 452), attribue à Zeugma une stèle conservée au musée de Mersin et censée provenir d'un site des environs de cette dernière ville, sur la base de l'iconographie : le relief d'une corbeille et, couronnant la stèle, une autre corbeille en ronde-bosse avec un aigle. Cinq textes sont gravés, dont l'un est métrique. L'onomastique, avec Μάσας Ἄρσου και Πῶτι τυγάτηρ et Ἀντίωχος Βινβος, à côté du nom plus répandu Φιλουμμένη, n'est pas déterminante, mais elle serait plutôt en défaveur de cette localisation. De même, la stèle n'est pas d'un type connu à Zeugma. (G.)

467. H. Bru, E. Laflı, *DHA* 43/2 (2017), 254-261 : « Inscriptions gréco-romaines d'Anatolie VI », publie quatre textes du musée de Gaziantep, sans s'apercevoir que trois sont connus et mieux publiés. Le n° 1 provient de Dolichè, *Bull.* 2008, 537. Le n° 3 et le n° 4 (dont les a. discutent l'édition par M. Blömer), de Zeugma, ont été publiés par R. Ergeç et J.-B. Yon (*Bull.* 2013, 440) et améliorés ensuite, *SEG* 62, 1541 et 1542. Le n° 2 paraît inédit : Φλαου(ίου) Κοδράτου. (G.)

468. **Apamée.** – K. J. Rigsby, *Hyperboreus* 22 (2016), 313-321 : « A Dancer in Syria », revient sur l'inscription honorifique pour Julius Pâris, un pantomime, citoyen d'Apamée, d'Antioche et d'autres cités, *sevir* dans la colonie de Bérytos, offerte par l'association des technites dionysiaques sous Hadrien (J.-P. Rey-Coquais, *Annales archéologiques arabes syriennes* 23, 1973 ; *Bull.* 1976, 721 ; *Ann. Ép.*

1976, 686). Vers la fin du texte, le personnage est dit : τὸν διὰ βίου καὶ κατὰ τὸν [τόπο]ν ἀρχιερέα καὶ στεμματη[φόρον] τοῦ ἀρχαγέτου Ἀπόλλωνος. La discussion porte sur la nature des prêtrises : grand-prêtre et stemmatéphoros (prêtre porteur de diadème) des technites d'Apamée ou grand-prêtre de l'association universelle (ce que R. prête à tort à ses prédécesseurs) et de sa branche d'Apamée et par ailleurs stemmatéphoros du culte d'Apollon, fondateur de la cité et dieu des Séleucides (*Bull.* 1976) ou bien dieu de la musique (ed. pr.). R. s'interroge sur l'existence d'une association des pantomimes en Orient dès l'époque d'Hadrien. Le pantomime Julius Pâris ne serait pas, selon R., membre de l'association des technites dionysiaques, mais c'est oublier que J. et L. Robert le rangeaient parmi les synagonistes qui, aux côtés des hiéroniques et des stéphanites, figurent dans le nom de l'association des technites. Il aurait été choisi par la branche d'Apamée des technites – selon R. à cause de sa célébrité et sans qu'il en fasse partie – comme grand-prêtre à vie, d'une part, et pour une fête précise, d'autre part : R. restitue pour sa part κατὰ τὸν [καιρὸ]ν ἀρχιερέα. Le culte d'Apollon Archagète (forme dorienne) ne serait pas dynastique, parce que le dieu apparaît parfois comme un danseur et un inventeur de danses (ce qui se rapproche de l'opinion de J.-P. Rey-Coquais). Hormis la correction textuelle, la compréhension du texte ne me semble pas avoir progressé. (G.)

469. *Épiphanieia*. – A. Najjar, *Chronos* 35 (2017), 141-162 : « Le trésor de l'église grecque orthodoxe de Notre-Dame de Hama » (en arabe), présente de manière sommaire des photos commentées d'un ensemble de vases et objets liturgiques en bronze majoritairement protobyzantins et parfois inscrits en grec ou en syriaque. Les inscriptions ne sont pas transcrites et les photos ne permettent guère de les lire. Sur un brûle-parfum, p. 120, on reconnaît le nom de la cité au génitif, [---] Ἐπιφανίας. Je transcris le texte le plus lisible, sur le rebord d'un calice décoré de remarquables scènes de la Crucifixion, p. 156-160, offrande à un monastère de Marôn : † Ὑπερ σωτηρίας καὶ ἀφέσεως ἁμαρτιῶν Συμεόνου καὶ Πρόβου μοναχοῦ υἱοῦ αὐτοῦ, τῇ ἀγῆα μονῆ τοῦ Μάρωνος προσή[νεγκα]γ, ce dernier mot de lecture incertaine. On attend avec impatience une étude plus achevée sur ce trésor. (G.)

470. **Phénicie**. *Bérytos*. – M. Christol, A.-V. Pont, *JS* 2017, 51-92 : « Autour des *Appii* d'Asie : réseaux familiaux, ascension sociale, carrières et cités au cours du III<sup>e</sup> siècle », reprennent de manière approfondie l'étude de la carrière d'Appius Alexander, récemment relancée par la publication de la dédicace d'une statue érigée à Bérytos pour honorer ce haut magistrat en qualité de consulair de Syrie-Phénicie (*Bull.* 2017, 597, désormais *IGLMusBeyrouth* 70). Tout en insistant sur la variété et l'étendue des alliances matrimoniales des *Appii* d'Asie, en particulier en direction de l'Afrique, ils s'efforcent de préciser la date du gouvernement d'Appius Alexander au Proche-Orient, « plutôt dans les années 251/252-254 », selon eux (p. 57). (A.)

471. *Tyr*. – P.-L. Gatier, J. Aliquot, L. Nordiguan (ed.), *Sources de l'histoire de Tyr II. Textes et images de l'Antiquité et du Moyen Âge*, Beyrouth, 2017, 221 p., rassemblent une nouvelle série d'études consacrées à la cité de Tyr (*Bull.* 2012, 468), dont six pour l'Antiquité, parmi lesquelles quatre touchent à l'épigraphie grecque : p. 17-29, « Les Tyriens parlent aux Delphiens », par J. Aliquot (n° 232) ; p. 31-52, « Les vins de Tyr et de Sarepta dans l'Antiquité », par P.-L. Gatier et D. Pieri ; p. 79-86, « La dédicace de Lepcis Magna à Tyr et les images de la ville antique », par J. Aliquot, n° suivant) ; p. 101-116,

« Les sceaux byzantins, sources de l'histoire de Tyr », par J.-Cl. Cheynet. P. 201-219, un index développé permet de retrouver toutes les inscriptions étudiées et commentées dans le volume. (A.)

472. J. Aliquot in *Sources de l'histoire de Tyr* (n° 471), 79-86 : « La dédicace de Lepcis Magna à Tyr et les images de la ville antique », réunit deux blocs publiés séparément, *I. Tyr* 48-49, en reconstituant une inscription bilingue, latine au début puis grecque au-dessous. La cassure se fait pratiquement à l'intersection des deux langues. La première ligne du fragment grec, où l'on avait cru reconnaître une date, est en réalité la partie inférieure de la dernière ligne en latin. L'a. profite de la reconstitution de ce texte dans lequel la colonie de Lepcis Magna honore sa métropole, probablement par une statue de Tyr personnifiée, pour étudier les représentations de cette cité. (G.)

473. *Békaa*. – H. Chéhab, *Les ruines d'Anjar*, London, 2017-2018 (*Archaeology and History in the Lebanon*, 46-47), 157 p., publie (p. 38, fig. 29), sans transcription ni commentaire, la photo d'une dédicace inédite remployée dans l'établissement omeyyade d'Aanjar. D'après l'aspect matériel de son support, la forme de ses lettres et les bribes de noms conservées, cette inscription d'époque romaine doit être rapprochée de deux dédicaces découvertes sur les sites voisins de Qasr Hammara (*IGLS* 6, 2986, avec les corrections signalées dans *Bull.* 2010, 597, et reprises dans *SEG* 59, 1692) et de Jdeidet Yabous (*IGLS* 11, 18) et toutes deux relatives à l'aménagement d'un sanctuaire rural lié à la bourgade antique d'Ainkanania. Je restitue : [Ἔτους ---, μηνὸς ---]ίου ιβ', | [--- ἐκτί]σθη | [ἐπι (?) --- Β]ηρύλλου | [--- Οκβ]εου κὲ | [--- Βεελ]ἰαβου | [---]. Les personnages mentionnés sont des dédicants ou des responsables villageois. Leurs noms sont caractéristiques de l'onomastique locale. La découverte de la dédicace ouvre de nouvelles perspectives sur l'origine des matériaux remployés à Aanjar ; cf. l'état de la question par H. Kahwagi-Janho, *Topoi* 21 (2017), 83-103. (A.)

474. *Mont Carmel*. – Marque sur une statuette n° 141.

475. **Palestine. Gadara**. – F. R. Forster, *Chiron* 47 (2017), 57-93 : « Von Kaisern und Veteranen – Neue Inschriften aus Gadara/Umm Qays », publie sept nouveaux textes. N° 1, sous Trajan, une bilingue fragmentaire en latin et grec, dédicace d'un nymphée (?), avec six colonnes, leurs entablements et leurs frontons, σὺν ἐπιστυλίοις αὐτῶν καὶ ἀετώμασι, financés par le testament d'un centurion, d'abord de la légion *III Scythica*, puis de la *III Gallica* et de la *X Gemina*. Les deux héritiers, M. Annius Valens et M. Annius Akindunos, ont complété la somme, ἀπήρισ(αν). N° 2, dédicace d'une colonne par un ex-bénéficiaire, Antonius Valens. N° 3, inscription par laquelle ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος Πομ(πιηέων) τῶν καὶ Γαδαρέων honorent leur concitoyen, le rhéteur Calpurnius Bassus, datée de la seconde moitié du II<sup>e</sup> s. p.C., en fonction de l'épithète de « Pompéiens », connue sur les monnaies de la cité à partir de Marc-Aurèle et glorifiant sa « libération » par Pompée. N° 4, sur une colonne, ἐξ ὁμολογίας, « conformément à l'accord, la promesse ». N° 5, dédicace à Antonin le Pieux et Marc-Aurèle, de nouveau par les Pompéiens dits également Gadaréniens. N° 6, inscription d'époque sévérienne, gravée avec recherche, où l'on trouve des signes d'interpunction et parfois des points pour désigner les voyelles aspirées (esprits rudes), mais aussi des lettres prolongées vers le haut ou le bas : un certain Septimius Andromachos, bouleute, chevalier ayant exercé trois milices, prêtre de la déesse Rome (première attestation à Gadara), et un certain Antonius Rufus, bouleute, font une donation, le premier pour sa fille Alfena Septimia Cléopatra, ancienne

prêtresse de la Bonne Tychè de la cité, le second pour son fils, (...) Antonius, ancien prêtre peut-être d'Héraclès. N° 7, acclamation tardo-antique pour la Tychè des Verts. L'a. souligne l'importance de la place des militaires romains dans la cité. (G.)

476. *Tall Zar'ā, territoire de Capitolias*. – U. Rothe, A. Zerbini, F. Kenkel, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 58 (2017), 257-273 : « Excavations in area III on Tall Zar'ā ». A. Zerbini publie le texte fragmentaire d'un médaillon, sur une mosaïque de pavement du site de Tall Zar'ā à 4,5 km au Sud-Ouest de Gadara. La fin préservée, δευτεραρίου κὲ λυπὸν μοναχῶν ἐ(ν) μινεὶ Ἰουνίου, χιβ', χ(ρόνων) ἰνδ(ικτιῶνος) ζ', indique que le bâtiment était un monastère, qu'il propose d'identifier à une fondation de saint Sabas (Cyrille de Scythopolis, *Vita Sabae*, 33-34). L'a. montre que si l'on utilise les ères pompéiennes de la Décapole ou l'ère de la province d'Arabie, juin d'une année 612 ne peut pas coïncider avec une indiction 7. En revanche, pourrait convenir l'ère propre de Capitolias, que la numismatique permet de faire débiter soit à l'automne 96 p.C. soit à l'automne 97. L'a. prend comme point de départ de cette ère l'année 96/97 p.C. (an 1), rappelle qu'une septième indiction va de septembre 708 à septembre 709 p.C. et date la mosaïque en juin 709, à l'époque omeyyade. C'est un apport important à la géographie historique, prouve que la cité de Capitolias avait reçu un territoire beaucoup plus étendu que ce qu'on pouvait imaginer, peut-être aux dépens de celui de Gadara. Toutefois, une erreur de calcul doit être rectifiée : si l'an 1 de Capitolias se plaçait en 96/97 p.C., l'an 612 débiterait en septembre 707 p.C. et s'achèverait en septembre 708. Pour coïncider avec la date indictionnelle, l'an 1 correspond plutôt à 97/98 p.C. et le point de départ de l'ère de Capitolias doit donc être à l'automne 97 p.C. (probablement ramené au 1<sup>er</sup> septembre à l'époque tardive) dans les derniers mois du règne de Nerva (mort en janvier 98). La décision de fonder la nouvelle cité aurait pu être prise sous cet empereur, ou bien au début du règne de son successeur, Trajan, en établissant de manière rétroactive le point de départ de l'ère au début de l'année en cours, solution qui me paraît la plus plausible. (G.)

477. *Amathonte*. – Voir n° 458.

478. *Jérusalem*. – É. Puech, *Eretz-Israel* 32 (2016), 71\*-78\* : « Glanures épigraphiques », parmi une série de notes consacrées à des inscriptions araméennes de Jérusalem, propose d'improbables conjectures sur trois textes grecs, *CIIP* 1/1, 84, 395 et 440 (cf. *SEG* 61, 1438, pour le dernier). (A.)

479. M. Zellmann-Rohrer (n° 456), rectifie, p. 131, la lecture et l'interprétation de trois épitaphes d'ossuaires du *CIIP* 1/1 (*Bull.* 2011, 621). Aux lignes 3-5 du n° 451, il retrouve la formule de malédiction lancée à l'encontre de celui qui déplacera les os, ὅαν τις κινήσῃ (pour ἔαν τις κινήσῃ) αὐτά, πατάξει (pour πατάξαι) αὐτὸν οὐρου, où le dernier mot est considéré depuis la première édition du texte comme la transcription de l'hébreu 'wrwn, « cécité ». Au n° 545c, la défunte se nomme Ἰουλία Ἀσιανή, le second nom n'étant pas un ethnique. Le n° 594a présente deux noms au génitif, Σαούλου et Κλευπαροῦς, qui sont ceux de deux parents ou d'un seul défunt identifié par son matronyme. Z.-R. montre qu'il n'y a pas lieu de corriger Κλευπαροῦς, génitif du nom de femme rare Κλευπαρώ (au parallèle *IG* XII 5, 319, qui donne l'accusatif Κλεοπαροῦν, ajouter *CIL* VI 4468, *Valeria Cleoparu*, à Rome). (A.)

480. Y. Tchekhanovets, *Scripta Classica Israelica* 36 (2017), 141-147 : « A Byzantine epitaph of Ioanes the Armenian from the Mount of Olives, Jerusalem »,

édite, d'après une photo du fonds d'archive russe de la Société impériale orthodoxe de Palestine et avec l'aide de L. Di Segni, une épitaphe méconnue du Mont des Oliviers : † Θήκη Ἰωάνου Ἀρμενίου, σταβ(ουλαρίου) ou σταβ[λ(ίτου)] (au lieu de σταβ[υλαρίου], ed.). Ce texte s'ajoute aux nombreux témoignages sur la communauté arménienne de Jérusalem à l'époque protobyzantine. (A.)

481. L. Di Segni, D. Gellman, in Y. Gadot, Y. Zelinger, K. Cytryn-Silverman, J. Uziel (ed.), *New Studies in the Archaeology of Jerusalem and its Region. Collected Papers* 11, Jérusalem, 2017, 27\*-37\* : « A Justinian Inscription North of Byzantine Jerusalem, and its Importance for the Dating of the Nea Church Inscription », éditent la dédicace sur mosaïque d'un édifice, découverte en fouille au Nord de la vieille-ville de Jérusalem : [ἐπι] τοῦ εὐσ(ε)β(εστάτου) ἡμῶν βασιλ(έως) Φλα(αοῦ) Ἰουστινιανοῦ κ(αι) τοῦτο {το} τὸ πᾶν ἔργον ἐ[πιστή]σα(ς) ἐξήγηρεν Κωνσταντ[ί]νος, ὁ θεοφιλ(έστατος) πρεσβ(ύτερος) καὶ ἡγουμένους (sic), ἰνδ(ικτιῶνος) ἰδ'. À la fin de la l. 3, je restitue ἐ[κ θεμε]-λ(ίω) au lieu du douteux participe abrégé ἐ[πιστή]σα(ς). Sous le règne de Justinien, l'indiction 14 correspond aux années 535/536, 550/551 ou 565/566 p.C. En identifiant l'higoumène Constantin au personnage homonyme ayant occupé la fonction de supérieur du monastère attaché à l'église nouvelle de la Vierge ou Néa de Jérusalem, les éd. optent pour la date de 550/551 p.C. et font l'hypothèse que la nouvelle mosaïque commémore l'édification d'un établissement d'accueil hors les murs pour les pèlerins, à une époque où le complexe de la Néa n'en aurait pas eu. Partant de là, ils précisent la datation de la dédicace justinienne de la grande citerne de la Néa, construite sous la responsabilité du même Constantin lors d'une indiction 13 (CIIP 1/2, 800), c'est-à-dire en 549/550 plutôt qu'en 564/565 p.C., selon eux. (A.)

482. *Marisa*. – D. Gera, *Palestine Exploration Quarterly* 149 (2017), 201-222 : « Some Dated Greek Inscriptions from Maresha », révisé les inscriptions datées du plus fameux tombeau peint hellénistique de Marisa (Tomb I), grâce à un nouvel examen des clichés pris en 1902 par Khalil Raad, photographe de Jérusalem, pour J. P. Peters et H. Thiersch, les coauteurs du premier ouvrage consacré à ce monument, *Painted Tombs in the Necropolis of Marissa* (1905). Il croit pouvoir lire, à la fin de l'épitaphe d'Apollodôros fils de Zabbaïos (*Painted tombs*, n° 29), le sigle L pour (ἔτους) bizarrement répété dans la formule (ἔτους) αο{(ἔτους)}ρ', Πανή(μου) [---], « l'an 171 (des Séleucides), au mois de Panémos », soit juillet-août 141 a.C., au lieu de (ἔτους) ἰζρ', Πανή(μου) λ', « an 117, 30 Panémos », soit août 195 a.C., selon H. Thiersch, ou encore (ἔτους) ζρ', Πανή(μου) λ', « an 160, 30 Panémos », soit août 152 a.C., selon J. P. Peters. Cette interprétation aurait pour conséquence de placer le texte dans la même année séleucide que l'épitaphe d'Ammônios (*Painted tombs*, n° 30) et de rabaisser le *terminus ante quem* de la frise animalière que les deux textes recouvrent en partie. Sans entrer dans les débats soulevés par l'histoire de la tombe et la chronologie de ses peintures, on se contentera de souligner que la photo de Kh. Raad invite plutôt à lire εζρ' (165), non précédé du sigle habituel L, puis Πανήμ(ου) λ'. L'épitaphe d'Apollodôros daterait ainsi d'août 147 a.C. – En dehors de ce texte, G. rapporte de manière plus convaincante trois autres inscriptions du même tombeau, respectivement datées des années 1, 2 et 5 (*Painted tombs*, n°s 27, 28 et 11), ainsi qu'une série d'épitaphes des années 1, 2 et 7, à l'ère qui commémore la refondation de Marisa par le gouverneur romain de Syrie Aulus Gabinius (57-54 a.C.) et qui est attestée sur les monnaies de la cité. Jusqu'à présent, toutes ces

inscriptions passaient pour être datées par la mention d'années régnales de souverains lagides. L'ère gabiniennne de Marisa aurait été inaugurée, selon G., lors de la première année du gouvernement de Gabinius, en 57/56 *a.C.*, et non lors des années précédentes, comme on l'a supposé (cf. *Roman Provincial Coinage*, 1-3, *Consolidated supplement*, 2015, 169-170, en ligne). (A.)

483. **Arabie.** *Épigrammes chrétiennes.* – G. Agosti, in L. Cristante, V. Veronesi (ed.), *Il calamo della memoria*, VII, Trieste, 2017 (*Polymnia*, 22), 229-243 : « Alcune iscrizioni greche in onore di San Sergio nel v e vi secolo e la diffusione della *paideia* classica in provincia », parmi une série d'inscriptions relatives au culte de saint Serge, examine en particulier deux épigrammes hauranaises de Zorava (Merkelbach-Stauber, *SGO* 4, 22/14/04, aussi *IGLS* 15, 186) et des abords de Dionysias (*SGO* 4, 22/36/04, aussi *IGLS* 16, 357, à paraître), qu'il rapproche respectivement de deux fameuses inscriptions métriques de Constantinople, l'une de l'église des Blachernes (*AP* 1, 3), l'autre de l'église des saints Serge et Bacchus (cf. D. Feissel, *Antiquité Tardive* 8 [2000], 89, n° 4, bibliographie, trad.). Le constat de points communs dans la thématique et le vocabulaire des textes le conduit à supposer que les productions poétiques de la capitale de l'Empire ont circulé dans des manuels où les ateliers épigraphiques des provinces périphériques auraient puisé. Cette hypothèse, si elle pouvait être vérifiée, impliquerait qu'*IGLS* 15, 186 est contemporaine de l'empereur Justinien, auquel la locution δόξασον ἄνακτ' ἄγιον ferait allusion au début du vers 2 dans l'épigramme de Zorava. (A.)

484. *Batanée.* – M. Zellmann-Rohrer, *Topoi* 21 (2017), 665-689, donne un compte rendu détaillé d'*IGLS* 14 (*Bull.* 2017, 575). Après des remarques globales, l'a. apporte pour une centaine de numéros du corpus des précisions ou des corrections, essentiellement d'onomastique et surtout d'étymologie, en puisant à foison dans l'ensemble des racines des différentes langues sémitiques. Il suggère aussi des compléments ou des révisions à plusieurs inscriptions métriques ou apparentées, *IGLS* 14, 130, 306a, 428, 447a, 450, 601-602 et 622. Sur l'épithaphe n° 90, il comprend κύμη pour κοίμη, « le sommeil », un quasi-hapax, de préférence à κύμα, « la vague ». Au n° 485, il lit à juste titre [Δ]ι ἄγιω (plutôt que ἄνω) θεῶ Ἄζειζω. (G.)

485. *Samra, territoire de Bostra.* – N. T. Bader, P.-L. Gatier, S. Timm, A. J. Nabulsi, *Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins* 133 (2017), 176-185 : « New Greek Inscriptions from *Hirbet es-Samrā* Cemetery in North Jordan », publient cinq nouvelles épitaphes attribuables à la phase ancienne, pré-chrétienne, de la nécropole (III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> s. *p.C.*). Noms sémitiques : Ασασδος Ζαβδααλου, Αβδα[λ]μιλχο[ς] Αβδ[α]λλου, Μελη Αγεμου. Noms latins : Τιτωσα Πρεϊσκω (pour Πρεϊσκου). Réédition de l'épithaphe chrétienne *SEG* 7, 930 (Καιαμ). (A.)

486. *Gérasa.* – S. Agusta-Boularot, J. Seigne, *ZPE* 203 (2017), 144-156 : « Dédicaces de statues “porte-flambeaux” (δαδούχοι) à *Gerasa* (Jerash, Jordanie) », publient les inscriptions grecques fragmentaires de trois bases de section hexagonale, avec d'autres monuments semblables, anépigraphes ou inscrits en latin. Les donateurs, au nominatif, qui offrent des statues de porteurs de torches, τοὺς δαδούχους, à la Dame Patrie, sont Ἀντ(ώνιος) Ἰερώνυμος (n° 1) et Ἀντ(ώνιος) Μάξιμος (n° 2), l'un et l'autre de rang équestre, ἵππικός, deux frères, fils d'un centurion, Ἀντ(ώνιου) Δόμνου, et un astynome, [--] Θεοτίμου ἀστυνόμος (n° 3). Au n° 1, [ἀγο]ρρανομή[σας] est certain ; l'*éta* que les a. restituent est lisible sur leur photo. À la dernière ligne, au lieu de [--]ΑΣ[.]ΑΤΑΤΟ, il faut

lire ἐργάσατο, précédé du nom d'un artisan en -ας. Le n° 3 est daté de l'an 310 de l'ère civique, 247/248 p.C. Les a. mettent ces monuments et ces textes en relation avec d'autres de la même période au Proche-Orient, dont *Bull.* 2017, 606, à Éleuthéropolis. (G.)

487. R. Gharib, J. Aliquot, T. M. Weber-Karyotakis, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 58 (2017), 225-233 : « Roman Antiquities from al-Qunayyah, Jordan ». J. Aliquot publie un autel provenant d'un site à 10 km au Sud-Est de Jérash, dédicace faite par des prêtres en l'honneur de deux époux, Αὔκτος et Χαλδη, et datée d'Hyperbérétaios 337, d'une ère civique pompéienne de 63 a.C., soit à l'automne 274 p.C. (G.)

488. R. Harahsheh, L. Abu Azizeh, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 58 (2017), 59-76 : « The church of Qarmil » (en arabe), donnent la photo et le fac-similé d'un cartouche inscrit, devant l'accès au chancel, sur la mosaïque de pavement d'une petite église à nef unique, dans un ensemble monastique à 4 km à l'Est de Jérash. Je transcris : Ἐκ τῆς εὐλογίας Σαλαμάνου πρε(σβυτέρου) μακαρ(ιωτάτου) ἐγένετο ἡ ψηφίς αὐτῆ ἐκ σπουδῆς Γεωργίου εὐλ(αβεστάτου) πρε(σβυτέρου), ἐν ἔτει γνχ', μηνὸς Περιτίου, χρόνων ἐνάτης ἰνδ(ικτιῶνος). Dans l'année 653 de l'ère civique, la date correspond au printemps 591 p.C. (G.)

489. A. Rahim al-Dweikat, *Annual of the Department of Antiquities of Jordan* 58 (2017), 77-84 : « Preliminary report of two season excavations at a Byzantine church in 'Uwaymir/Jerash » (en arabe). L'inscription principale, datée de 542/543 p. C., sur la mosaïque d'une petite église, l'eukterion de la sainte Sagesse du site de Zaghrit, à 3 km au Nord-Ouest de Jérash, avait été publiée partiellement (*Bull.* 2006, 487 ; *SEG* 53, 1890). L'a. donne ici un dessin, une transcription en majuscules et une traduction en anglais du texte complet. Je transcris et restitue la fin de la troisième ligne et la quatrième, d'après le dessin et des photos inédites transmises par l'a. : διὰ Ἰωάννου εὐλαβεστάτου πρεσβυτέρου κ(αι) παραμογ[αρ(ίου)], ἐ[v ἔτ]ει εχ', χρόνων ἕκτης ἰνδ(ικτιῶνος). (G.)

490. *Machéronte*. – A. Ovadiah, R. Pierri, *Liber Annuus* 67 (2017), 477-484 : « An Inscribed Stone with a Greek Inscription from Machaerus, Jordan », publient une petite pierre inscrite sur laquelle ils lisent : Ἀλέκτιο[ς εὐψ]υχος. Μᾶρκος † εὐ[ελ]πις ; traduit, « Alekios is of good courage. Markos is of good hope ». Bien que les photos ne permettent pas de vérifier la lecture, il vaut mieux apparenter cet objet à un *ostrakon* et y chercher une liste de noms de personnes. (G.)

## EXTRÊME-ORIENT

491. **Pakistan.** *Barikot*. – Graffito n° 164.

## CHYPRE (Anaïs Michel)

492. *Néa Paphos*. – Cl. Balandier, *DHA* 43/2 (2017), 217-231 : « Nea Paphos (Chypre). De la fondation hellénistique au développement de la ville romaine : derniers résultats de la Mission archéologique française à Paphos